

Voulez-vous danser avec moi ce soir ?

On m'avait jeté sans ménagement sur la table. C'est vrai que tous me croyaient complètement mort. Mais, ce n'était qu'illusion ! J'étais instruit de la ruse d'Ysengrin qui la tenait, lui-même, de son compère Renart, et j'avais appris, au cours de mes longs affûts, à retenir mon haleine. Je pouvais ainsi demeurer des heures entières la gueule bée, le corps relâché sans faire aucune espèce de mouvements et présenter tous les effets du poison dont on me considèrerait être la victime : détresse respiratoire, vomissements, douleurs abdominales, convulsions et coma prélude inéluctable à une mort annoncée.

J'avais observé tout cela et je connaissais les parades. J'évitais tous les appâts que l'on plaçait le long des haies : les mulots, les taupes et même les grenouilles dont je raffole, les lièvres ou encore les lapins, tous farcis de strychnine. Je les ignorais pour me rabattre sur le gibier qui se mouvait, s'évanouissait sous les taillis, courait dans les garennes ou se coulait dans les fondrières. J'avais une bonne résistance et je ne craignais pas de faire plus de cent lieues pour satisfaire ma faim. De plus, je savais me satisfaire de frugalités et croquer avec une certaine gourmandise quelques plantes ou quelques fruits et même des carpes ou des écrevisses.

J'évitais pareillement tous les chausse-trapes, les fosses à loups (j'avais échappé, par miracle, à celle du Manoir de Kerdanet), tous les traquenards, les collets ou le verre pilé... Ma queue seule témoigne du mauvais souvenir d'un piège à mâchoires. J'ai dû en sacrifier une petite longueur.

Ainsi que l'on nomme tous les êtres de mon espèce dans ce coin de Bretagne, je porte noblement le nom de « *Guillaume* », mais je suis affublé désormais par les chasseurs du sobriquet « *Le Bref* », peu flatteur en vérité, traduisant mon nouvel état. Cependant, si l'on parle désormais de « *Lom Ar Berr* » dans toutes les chaumières des villages de mon territoire ce n'est qu'avec déférence. Aucun autre loup n'a jamais suscité tant de commentaires et peut-être même d'admiration. Et aux yeux de beaucoup de ceux qui me chassent, encouragés par le versement de primes, je ne suis pas cet « *être odieux, nuisible de son vivant, inutile après sa mort* » ainsi que le prétendait un éminent naturaliste, il y a de cela bien des années, et dont nous nous moquions au plus profond de nos tanières.

Depuis maintenant trois longues années, j'avais déjoué toutes les manœuvres visant à m'éliminer. Ma tanière était établie au creux d'un roncier dans lequel j'avais ménagé un couloir avec plusieurs issues. Je choisissais de me déplacer le plus souvent les nuits sans lune.

Mais là, aujourd'hui, j'en conviens, je me trouvais en bien fâcheuse position sur cette table. Combien étaient-ils tout autour de moi pour se féliciter de ma capture ? Sous le pli de mes paupières, je reconnaissais le notaire, le Marquis Raoul de Pontcadec qui m'avait bien souvent chassé à courre, le Recteur avec sa calotte et son nez rouge, Jean-Marie Lagadec, le bûcheron qui m'avait approché le premier, Corentin Ropars, le laboureur, ainsi qu'une mignonne fillette que j'avais parfois entrevue dans une pâture.

La grand-mère était assise sous le manteau de la cheminée, tête baissée, perdue dans ses pensées. Elle me jetait, de temps à autre, des regards appuyés. Se souvenait-elle de cette histoire absurde autant qu'improbable de galette et de petit pot de beurre qu'on lui aurait contée autrefois ?

Quelles étaient réellement mes chances lorsque j'ai débouché, le matin même, dans la garenne ? Aucune ! J'avais repéré de suite toute une armée de gens équipés de grands fusils à piston. Sans doute poursuivaient-ils quelque chevreuil ou sanglier car les chiens qui menaient la chasse n'étaient pas ceux du Maître-piqueux, le veneur du Marquis, mais plutôt des chiens courants corniaudés. Les chiens d'équipage sont bien plus redoutables, infatigables et courageux. Je les connaissais par leur nom : Qui-Vive, Flambeau, Lorette, Orémus... Mais je les avais égarés si souvent qu'une sorte de pacte s'était instauré entre nous. Et ils s'étaient résignés à ne forcer que des louvarts inexpérimentés.

Las ! Je ne pouvais plus revenir sur mes pas, ni plonger dans la brande ou les broussailles entendant l'aboi de tous côtés et ma course était par trop hésitante car je m'étais foulé la patte arrière dès le matin en m'engluant dans une ornière alors que je poursuivais un lapereau. Je n'avais d'autre ressort que l'imposture, m'inspirer de la ruse d'Ysengrin et m'affaler, pattes écartées, la langue retraitée au bord des dents et attendre...

Les chiens m'avaient reniflé, de loin. Ils n'osaient trop s'avancer. On s'était penché prudemment. On m'avait piqué du coutelas, pincé la peau, tiré le poil, bousculé du pied pour s'assurer de mon trépas et finalement décider que j'avais rendu

l'âme. On m'avait alors emporté attaché sur une longue perche avant de me jeter sur la table où je me trouvais et sur laquelle je n'étais plus entravé car il se confirmait d'évidence que, victime du poison, je ne présentais plus aucun risque.

La conversation était animée. Chacun y allait de son commentaire et de ses exploits. On m'avait vu ou traqué ou couru plus d'une fois et si on n'avait pu me capturer ou m'occire, il fallait en trouver la raison dans la précipitation ou la maladresse d'un équipier, la couardise de certain chien ou bien encore du fait des éléments qui n'étaient pas favorables : le vent qui avait détourné la balle, le soleil qui avait jeté un rai de lumière par trahison dans l'œil du chasseur, la lune trop timide, le gel ou la pluie trop dense...

Le Marquis narrait les chasses à courre qu'il avait réalisées reconnaissant qu'il n'avait pu me circonvenir en raison de mon habileté ou de la chance que j'avais su saisir et sur laquelle il insistait avec une assurance assez discutable, de mon point de vue.

Tous ont quitté le penty pour aller se soulager. Les hommes marquent aussi leur territoire. Et je les entendais s'apostropher et rire sans retenue entrechoquant leurs bols auprès de la barrique de cidre qui avait été percée et dont je percevais les effluves. Seules, la fillette et la grand-mère étaient encore présentes. Cette dernière, d'un mouvement de menton, a fait signe à la petite fille de s'approcher. Et après qu'elle lui ait murmuré quelques mots, l'enfant s'est dirigée vers la porte, a soulevé le loquet pour l'entrouvrir et puis elle est venue vers moi, à pas ...de loup ! Je ne bougeais toujours pas et retenais ma respiration. Sa petite main s'est avancée jusqu'à me toucher la truffe. Sa main était si douce ! La grand-mère avait bien compris que tout cela n'était qu'un leurre.

J'ai ouvert grands les yeux. La petite fille, nullement effrayée, esquissait un large sourire. Elle m'a montré la porte. D'un bond, j'ai sauté de la table. Avant de m'enfuir, je me suis retourné et, dans mes yeux, j'ai vu s'agiter ses longs cheveux couleur des blés, les pikouè panez qui constellaient sa jolie bouille et ses yeux rieurs dont le mouvement et la transparence me rappelaient un ruisseau d'été.

« *Au loup ! Au loup ! A'hr bleiz ! A'hr bleiz !* » Je pouvais en rire. Le Marquis et tous les autres danseraient encore longtemps...